

Quand les émigrés reviennent au bercaïl avec leur culture d'adoption dans les bagages...

Dans cette page bimensuelle sur les émigrés libanais dans le monde, il est normal de parler de ceux qui ont brillé, et continuent de marquer leurs pays d'adoption et leur époque. Mais il n'y a pas que ceux qui restent dans leurs nouveaux pays, il y a aussi ceux qui reviennent à leur pays d'origine, le Liban, en perpétuant la culture dont ils se sont imprégnés ailleurs, renforçant par là les relations culturelles entre les peuples. Il en est ainsi de ces « Brazilibanaises » dont nous parle avec délectation, cette semaine, le chercheur Roberto Khatlab dans la troisième et dernière partie de sa saga brésilienne. Ceux-ci, après leur retour, ont transformé des villages entiers en Brésil miniature !

Un autre Libanais s'est distingué dans une partie différente du monde en travaillant pour la planète, non moins que ça. José Zaghlul a fondé, à Costa Rica, la « Earth University », la première et la seule du genre. Son but principal est d'enseigner les sciences de l'agriculture et de la protection de l'environnement afin de former des leaders qui pourront mettre en place des systèmes de développement adéquats. Portrait d'un écologiste hors pair brossé par notre correspondante à Washington, Irène Mosalli ! La France est non seulement traditionnellement un pays ami du Liban, c'est également là que beaucoup de Libanais ont trouvé une véritable plaque tournante. La

communauté libanaise était forte de près d'un demi-million de personnes à la fin des années 80, et c'est dans ce contexte qu'est née l'association RJLiban, Naji Farah, l'un de ses deux membres fondateurs, revient sur cette période et sur toutes les années qui se sont écoulées depuis, au rythme des 150 dîners culturels à thème qui ont été organisés par l'association, avec de nombreux invités de marque, pour finir avec le dernier dîner-débat au cours duquel Camille Busson a signé son livre Essai impertinent sur l'histoire de la Bretagne méridionale, les hommes de Tévéc dans l'ombre des Phéniciens, dont on a déjà parlé dans ces colonnes.



« Comment nous étions... et comment nous sommes devenus », dessin paru en 1930 à São Paulo dans le journal « Abou al-Haul » fondé par Chucrî el-Khoury.

Ils ont émigré, fait souvent fortune et regagné leur pays natal

Au Liban, 10 000 « Brazilibanaises » parlent portugais et perpétuent les coutumes brésiliennes

Brsil-Liban : deux nations avec de grands contrastes géographiques, économiques et sociaux. La surface du Brésil est de 8,5 millions de km², soit 830 fois celle du Liban qui fait 10 452 km² : la population du Brésil est de 180 millions d'habitants, soit 45 fois celle de la population libanaise estimée à 4 millions. Le Brésil est un pays riche en ressources naturelles et grand exportateur. Le Liban est un pays importateur et exportateur restreint. En dépit de toutes ces différences, où ces deux pays se rencontrent-ils ? Leur base commune est la coopération, conséquence d'une émigration libanaise féconde et évolutive permettant le développement continu des rapports entre les deux peuples.

La grande émigration libanaise vers le Brésil date des années 1880, ce qui fait que le Brésil a ouvert son premier consulat honoraire à Beyrouth en 1911, sous l'Empire ottoman. Pendant les années 20, sous le mandat français, 3% des émigrés libanais au Brésil rentrèrent au pays, pris de nostalgie après avoir amassé un peu d'argent qu'ils investirent dans différents secteurs de l'économie libanaise. Ainsi en 1930, le Brésil envoya son premier consul général qui s'installa à Beyrouth. En 1948, les deux pays signèrent une première convention culturelle, puis, en 1951, une convention de transport aérien qui donna lieu à l'ouverture de la ligne aérienne, São Paulo-Beyrouth : Panair do Brasil (1961-66), Varig (1967) et MEA (1995-98). Ces deux conventions ont été modifiées en 1997, la première devenant un accord de coopération culturelle et éducationnelle.

En 1954, le président Camille Chamoun visita son homologue brésilien, le président Getúlio Vargas. À cette occasion, un traité d'amitié, de commerce et de navigation a été signé entre les deux pays, suivi de l'ouverture des ambassades du Brésil à Beyrouth et du Liban à Rio de Janeiro. En 1961, un consulat honoraire brésilien a été également ouvert à Tripoli. Vu le renforcement des relations entre les deux pays, l'ambassade du Brésil au Liban s'est développée avec l'établissement en 2005 d'un consulat général autonome. Au Brésil, l'ambassade du Liban a été transférée en 1960 à Brasília, devenue entre-temps la capitale. Le Liban dispose aussi de deux consulats généraux à São Paulo et à Rio de Janeiro, ainsi que de consulats honoraires à Porto Alegre, Curitiba, Belo Horizonte et Fortaleza.

La colonie des « Brazilibanaises », néologisme que je donne aux citoyens binationaux libanais brésiliens au Liban, compte environ 10 000 individus (sans compter ceux qui sont rentrés du Brésil sans avoir obtenu la nationalité). En 1954, le banquier Jean Abou-Jaoudé fonda à Beyrouth l'Association d'amitié Brésil-Liban, encore en activité jusqu'à aujourd'hui. Les « Brazilibanaises » sont présents sur tout le territoire libanais, au Nord (Dar Beechar...) et au Sud (Kabrikha...), mais principalement dans la Békaa, où se trouvent des villages entiers comme Sultan Yaacoub, Kamed el-Lawz et Ghazzé, avec 90% de « Brazilibanaises » qui parlent couramment la langue portugaise et perpétuent les coutumes brésiliennes (gastronomie, musique, architecture, agriculture...).

L'une des rues principales de Zahlé est appelée « rue Brasil », comme aussi à Beyrouth près du port. A Byblos se trouve la petite chapelle de Nossa Senhora da Penha do Rio de Janeiro. A Tripoli, le grand architecte brésilien Oscar Niemeyer a conçu le bâtiment abritant la Foire internationale. Et dans tout le Liban, on trouve des noms en portugais de magasins, industries, produits et autres, le Brésil entrant dans les mœurs libanaises avec le café et les drapeaux brésiliens qui font partie du paysage local lors des Coupes du monde de football.

Avec l'afflux et le reflux des Libanais, les relations diplomatiques, visites de personnalités et accords entre les deux pays sont en augmentation considérable. En 2002 une convention universitaire a été signée entre, d'une part, l'Université fédérale de Santa Maria (UFSM), Rio Grande do Sul, et, d'autre part, l'Université libanaise (UL) ainsi que l'Université Saint-Esprit de Kaslik (USEK).

En 2003, le président de la République du Brésil, Luis Inácio Lula da Silva, a visité le Liban. Cette visite fut la première d'un chef d'État brésilien au Proche-Orient depuis celle de l'empereur Pedro II en 1871 et 1876, et se traduisit par une volonté commune de consolider les relations bilatérales. En 2006, un mémorandum a été signé entre le Centre d'études libanais – Nucleo de Estudos Libanés (NEL-UFSM) et le Lebanese Emigration Research Center (LERC) de la Notre Dame University (NDU) pour les échanges académiques en matière d'études sur l'émigration. La même année, le ministre brésilien de l'Éducation, Fernando Haddad, d'origine libanaise, a visité le Liban et a signé avec son homologue libanais, le ministre Khaled Kabani, une convention d'échange académique entre les deux pays. C'est dans ce cadre que le premier séminaire d'échange académique Brésil-Liban s'est tenu à Brasília en août 2007, en vue du développement des relations au niveau universitaire.

Deux professeurs brésiliens d'origine libanaise sont venus au Liban pour y effectuer des études postdoctorales. Il s'agit de Dr Jalusa Abaide, UFSM, qui a travaillé sur le droit et l'environnement à l'USEK, et du Dr Jamil Zogheib, de l'Université de Paraná, qui effectue actuellement une recherche sur le thème psychologie et violence. Un troisième professeur brésilien vient d'arriver pour donner des cours de langue et de littérature brésiliennes à l'Université libanaise. Il convient de signaler aussi que plusieurs Libanais sont partis se spécialiser au Brésil, particulièrement dans le domaine médical de la chirurgie plastique.

Sur un autre plan, le Liban est devenu l'un des principaux pays importateurs de bétail vivant du Brésil, pour un montant équivalant à 70 millions de USD de janvier à novembre 2007. Durant cette même période, le Brésil a exporté vers le Liban des produits pour un montant de 186 045 422 USD et importé du Liban des produits pour un montant de 13 666 045 USD. Un important commerce triangulaire, dépassant ces chiffres, a aussi été établi au Liban, avec l'achat de produits brésiliens qui sont exportés vers le Moyen-Orient et l'Europe de l'Est.

Les « Brazilibanaises » présents au Liban jouent un rôle



Famille libano-brésilienne de retour au Liban en 1964.

important dans plusieurs entreprises locales industrielles, commerciales ou de services, et se distinguent souvent dans la société et dans la politique. Citons les familles Makari, Abou-Jaoudé, Chartouni, Mourad, Sayegh, Eddé, Zoghby, Obeid, Chaoul, Labaki, Takla, Farhat, Fenianos... Des noms libanais, mais qui ont parfois des deuxième noms maternels, comme Silva, Oliveira, Santos...

Il y a donc une volonté certaine de développer davantage les rapports économiques, touristiques, culturels et académiques

entre les deux pays, et d'établir enfin de véritables contacts avec les émigrés en créant des opportunités de travail au Liban. Les milliers de « Brazilibanaises » et autres Libanais en profiteront certainement, et cela permettra ainsi de freiner la fuite des jeunes qui reprennent aujourd'hui le chemin de l'émigration. « Sans émigration, nous ne pourrions pas vivre, disait Michel Chihab, mais si l'émigration devenait trop importante, nous pourrions en mourir. »

Roberto KHATLAB

Cet émigré libanais est le président et fondateur de la Earth University au Costa Rica

José Zaglul, fils de Hasroun, défenseur des équilibres de la planète Terre

WASHINGTON - Irène MOSALLI

L'histoire de la diaspora libanaise dit qu'il y a un Libanais sous chaque étoile... Et il en est aussi un qui œuvre pour le devenir de la terre entière. Il se nomme José Zaglul et, depuis 1989, il est le président de la Earth University, (ou université de la terre), dont il est aussi l'un des fondateurs, qui se trouve au Costa Rica, plus précisément à Guacimo (province du Limon). Dans cette université, la première et la seule du genre, on approfondit les sciences de l'agriculture et des ressources naturelles afin d'établir un équilibre entre la production agricole et la protection de l'environnement. Le but est d'amener les zones tropicales, en particulier celles de l'Amérique latine, à se doter d'un système de développement adéquat. Le campus a été sciemment installé dans la province du Limon qui échappe encore au bruit et à la pollution, et dont la proximité avec une luxuriante forêt tropicale en fait un terrain propice aux travaux de recherche écologique prévus dans le cursus.

Contacté par téléphone au Costa Rica, José Zaglul, originaire de Hasroun, nous a conté son périple qu'il a mené du Liban-Nord jusqu'en Amérique du Sud et son souhait « de former des leaders capables de promouvoir une meilleure vie sociale, économique et environnementale pour leurs communautés. L'une des stratégies de la Earth University étant de diminuer la pauvreté dans la région et d'offrir des opportunités aux étudiants ayant peu de moyens financiers. Plus de 50 % des étudiants sont boursiers et 30 % bénéficient de bourses partielles ». Et s'il parle un arabe parfait, c'est qu'il n'a jamais coupé les ponts avec son pays d'origine.

José Zaglul est né le 24 août 1947 au Costa Rica où son père, Wajih Zaglul, avait émigré et où il s'était marié avec Carmen Slon. Les deux époux étaient originaires de Hasroun où Wajih avait exercé le métier de maître d'école. Un an plus tard, Wajih Zaglul (qui avait passé 14 ans au Costa Rica) décida de rentrer au pays avec sa femme, leurs trois filles et leur fils. Là, la chance ne lui sourit pas. L'affaire qu'il monte ne s'avère pas rentable. Il reprend alors le chemin du Costa Rica avec un enfant de plus, né au Liban. Là aussi, la chance ne sourit pas facilement à la famille qui travaille dur pour boucler les fins de mois. Même les enfants, après l'école, mettent la main à la pâte dans le magasin de tissu tenu par les



José Zaglul (à droite) lors d'une cérémonie de fin d'année.

parents. Néanmoins, ils sont tous heureux et l'atmosphère à la maison est chaleureuse. « Je n'ai rien d'autre à vous laisser qu'un nom respectable, l'honnêteté et le dur labeur », était le seul legs du père aux membres de la famille.

« Mon père, ce poète... »

« De plus, explique José Zaglul, mon père était un magnifique poète et il était resté constamment en contact avec la mère patrie. Il s'était lié d'amitié avec plusieurs poètes et écrivains libanais vivant en Amérique du Sud, notamment Choukallah el-Jerr qui, lui, venait de Byblos. »

Un jour, après un court séjour au Liban, Wajih demande à son fils José (qui a alors 17 ans) s'il a envie de faire des études à l'American University of Beirut (AUB). Ce dernier n'hésite pas à s'immerger dans la culture libanaise : d'abord au collège Haigazian pour apprendre l'anglais puis à l'AUB où il obtient un BA en économie agricole et un MA en sciences animales. Suivra une thèse de doctorat en nutrition défendue à l'Université de Floride. De l'expérience au pays de ses aïeux, il dit : « Ce que je pensais être une année d'aventure a fini par être huit années passées dans un lieu inoubliable qui

ont changé ma vie. Là, j'ai découvert l'existence des conflits sociaux et religieux, et je me suis dit que quelle que soit la voie que je suivrai, j'essayerai de faire changer les choses pour promouvoir la justice et la paix. »

Telle a été donc l'aspiration de la Earth University qui cible un meilleur rendement dans les tropiques pour l'établissement d'une société juste et prospère. Jusqu'à présent, plus de mille diplômés sont sortis de cette université et ont contribué à l'amélioration économique de 20 pays d'Amérique latine.

Aujourd'hui, la Earth University sert de modèle, partout dans le monde (notamment en Afrique et en Asie), pour des programmes d'études axés sur l'agriculture tropicale.

José Zaglul, quant à lui, est marié à une costaricienne, Maria del Rosario Ruiz, qui lui a donné trois enfants : Joumana, 26 ans, qui se spécialise en cardiologie, Samir, 25 ans, qui terminera l'an prochain ses études de génie, et Leila, 21 ans, étudiante en archéologie. Quant à la mère de José Zaglul, elle a aujourd'hui 86 ans et continue à réunir la famille pour des déjeuners du dimanche au menu toujours libanais. Le plat le plus savoureux du président de la Earth University, la « loubi bi zeit » (haricots verts à l'huile).

Dîners culturels de RJLiban à Paris

La France, centre de rayonnement pour des milliers de Libanais

La France a de tout temps constitué une plaque tournante pour les Libanais en raison des relations privilégiées établies depuis des siècles entre les deux pays. Les grandes vagues de l'émigration libanaise ont ainsi transité il y a cent ans par le port de Marseille, en partance notamment pour l'Amérique et l'Afrique. Aujourd'hui, avec le développement du transport aérien, c'est au tour de Paris d'être le principal point de rencontre des Libanais venant de tous les continents. Cela est aussi bien sûr le cas pour les Libanais de France, établis dans ce pays depuis le début du XXe siècle et dont le nombre a fortement augmenté avec la guerre commencée en 1975 au Liban, atteignant près d'un demi-million à la fin des années 1980.

C'est dans ce contexte que l'association RJLiban – Rassemblement de la jeunesse libanaise a été fondée en décembre 1986 à Paris par Naji Farah et

Habib Maaz, accompagnés d'un groupe de jeunes cadres et universitaires libanais soucieux de la préservation du patrimoine culturel de leur pays, et de sa promotion en France et dans le monde. La situation ressemblait alors étrangement à celle que le Liban connaît aujourd'hui, sans aucune visibilité d'avenir suite à des destructions massives de villages libanais. En avril 1985, soit une année auparavant, le pape Jean-Paul II avait lancé un appel à la jeunesse mondiale, lui demandant de se manifester dans les domaines de la vie publique.

L'association RJLiban s'est ainsi rapidement développée, avec la création en 1987 d'un site d'information en français sur Minitel 3614 puis 3615 RJLiban, relayé dix ans plus tard par le site Internet RJLiban.com. Des versions de ce site ont été établies en mai dernier en six autres langues : l'anglais, l'espagnol, le portugais, l'italien, l'allemand et l'arabe, pour

une ouverture à l'ensemble de l'Europe et des grands pays de l'émigration libanaise. En parallèle, de grandes manifestations culturelles étaient organisées à Paris au début des années 1990, comme les concerts et spectacles de la chanteuse Magida el-Roumi et de la troupe de danse Caracalla, au Palais des congrès et à l'Olympia, et la quinzaine culturelle libanaise à la FNAC Étoile en janvier 1997. Des circuits touristiques culturels faisaient également découvrir le Liban à de nombreux amis français, enchantés de se retrouver à Beyrouth et dans les belles contrées libanaises.

Toute cette action s'est organisée autour de plus de 150 dîners culturels à thème, regroupant régulièrement dans des restaurants libanais à Paris quarante à cent membres et amis pour discuter avec de nombreux spécialistes des opérations à entreprendre en faveur du Liban et annoncer de prochains événements en présence de concertistes, cinéastes et autres artistes. Ont été ainsi invités à s'exprimer dans une ambiance conviviale, des chercheurs et professeurs, comme Joseph Maïla, Henry Laurens, Georges Corm, Ghassan Salamé, Camille Aboussoum, Ghassan Tuéni, Alain Farah, Françoise Briquel-Chaetonnet, Erik Gubel, Alain Corvez, Emmanuel Español, le père Émile Eddé, Habib Letayf, Fouad Debbas, Abdallah Naaman, le père Maroun Atallah, Maurice Saliba, Guy Gay-Para, le père Antoine Nasr, Mirna Gannagé, Jean-Claude Morin, Georges Chouéri, Paul Mayla, Georges Zouein, des personnalités politiques et ambassadeurs comme Michel Eddé, Raymond Eddé, Alia el-Solh, Amine et Joyce Gemayel, Naji

Abi-Assi, Philippe Rizk, Sami Kronfol, des responsables d'association comme Maha Chalabi, sœur Brigitte May, Michel Anfol, Pierre Lambert, Elisabeth Fisher, Ibrahim el-Ali, des journalistes et écrivains, comme Patrick Poivre d'Arvor, Jean-Claude Bourret, Alain Ménargues, Maroun Iskandar, Béchara el-Bone, Philippe de Saint-Robert, René Khawam, Vénus Khoury-Ghata, Jean-Pierre Thiollot, Jean-Pierre Dahdah et bien d'autres, signant leurs livres à la fin de la conférence. Des dîners similaires ont également eu lieu à Beyrouth, avec la participation de Camille Menassa, Henriette Tohmé, Saba Sabbagha, Wajdi Najem, Alexandre Najjar, Roberto Khatlab, en particulier, et vont se poursuivre, ainsi qu'à Paris, au fil des mois.

En 2007, la députée européenne Béatrice Patrie, présidente de la commission européenne pour le Machrek, et le conseiller européen Emmanuel Español ont été reçus par les fondateurs de l'association lors de leur tournée politique en avril à Beyrouth, puis ont présenté deux mois plus tard au traditionnel dîner à Paris leur nouveau livre, Qui veut détruire le Liban ? Au mois de mars, le père Émile Eddé, qui occupe depuis trois mois la fonction de vicaire patriarcal maronite à São Paulo, a conféré sur la question de la venue des Phéniciens au Brésil, signant la nouvelle édition de son ouvrage Les Phéniciens ont-ils découvert l'Amérique ? Le dîner du 5 octobre à Paris a ensuite permis de découvrir, après un contact via Internet, l'écologiste Ibrahim el-Ali, libanais du Sénégal, qui a tenu un discours passionnant et engagé sur l'environnement et la francophonie au Liban.

Le dernier dîner-débat s'est enfin tenu le 13 novembre dans la capitale française avec Camille Busson, ingénieur des Ponts et Chaussées, qui, en prévision de la semaine Liban-Bretagne, prévue en printemps prochain, a signé son livre, Essai impertinent sur l'histoire de la Bretagne méridionale, les hommes de Tévéc dans l'ombre des Phéniciens, devant un auditoire enthousiaste. Le photographe Philippe Maupetit, auteur de l'exposition sur le Liban à Dijon, a ensuite signé son ouvrage reprenant ses principales photographies réalisées en juin dernier. Était également invitée à cette soirée, Maha Chalabi, fondatrice de l'Association internationale pour la sauvegarde de Tyr, qui a mené du 5 au 7 novembre une action d'envergure avec un colloque à l'Unesco et à l'Institut du monde arabe (IMA), suivi d'une soirée de gala dans un grand restaurant parisien, à l'occasion de l'inauguration de l'exposition sur les Phéniciens à l'IMA.

Le journaliste Alfred Mignot, qui avait organisé le 8 novembre au Sénat un colloque économique sur l'Union de la Méditerranée et les relations France-Maroc, a proposé de monter une opération similaire pour le Liban conjointement avec RJLiban. Étaient également présents, le colonel Alain Corvez, conseiller en stratégie internationale, Pierre Lambert, ancien président de l'association Parrainage enfants Liban, les chercheurs Maurice Saliba, Habib et Salwa Hajjar, les professeurs Alain et Éliane Farah, l'écrivain Jean-Pierre Thiollot et plusieurs membres fondateurs de l'association : Michel Menassa, Hadi Antoun, Nabil Khoury, Hady et Terry Farah, ainsi qu'Antoine Akouri et son épouse Nada.



Dîner RJLiban du 13 novembre 2007 à Paris. De gauche à droite, Camille Busson, Naji Farah et Gabriel Enkiri.

Cette page (parution les premier et troisième lundis de chaque mois) est réalisée en collaboration avec l'Association RJLiban. E-mail : monde@rjliban.com - www.rjliban.com